21me Année — 1er Avril 1919 — N° 7

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE

COMMENT IL FAUT AIMER LA MUSE . . . . . Ch. Tenroc
A PROPOS DE PÉNÉLOPE . . . . . *Lettres de MM.* J. Rouché, Émile Fabre, A. Antoine
LES THÉATRES :
Courriers lyrique et dramatique :
Gaieté-Lyrique : *L'Attaque du Moulin* . . . . . Ch. Tenroc
Comédie-Française : *La Cruche, Le Sourire du Faune, Mangeront-ils?*
Théâtre Sarah-Bernhardt : *La jeune fille aux joues roses* . . . . . Alfred Mortier
LES CONCERTS :
Société des Concerts du Conservatoire . . . . . Louis Vuillemin
Concerts Pasdeloup . . . . . Henri Lutz
Concerts Alexanian, Société Nationale, S. M. I., Société des Concerts populaires, Concerts G. de Lausnay, Samedis Musicaux, Musique moderne, Pour la musique, Mardi de la Chaumière, Peinture et musique, Cercle musical et dramatique, Musique de chambre, Aux Champs-Elysées, MM. Bratlowski et Villain, MM. Thaulow et Le Baillif, Mlle Raymonde Blanc, M. Leonidas Léonardi, M. Bilewski, M. Roger de Francmesnil, Mlle Suzanne Gilles, Mlle Louise Ghins . . . . . Edmond Bastide, L.-Ch. Battaille, Gilbert Beaume, Jean Belime, Albert Bertelin, G. Choubley, A. Himonet, Georges Pompelle
LE MAITRE (*suite*) . . . . . Gabriel Bernard
L'ÉTRANGER :
Lettre de Monte-Carlo . . . . . Georges Monfort
Lettre de Berne . . . . . William Burr
VARIATIONS SANS THÈME . . . . . Monsieur Soupir
LE CINÉMA ET LA MUSIQUE . . . . . Georges Joanny
ÉCHOS.
CONCERTS ANNONCÉS.
NOTRE CONCOURS.
ILLUSTRATIONS :
Mary Garden ; Claude Debussy (texte de L.-Ch. Battaille) ; *le Violoniste J. Villain et le Pianiste A. Brailowsky* (par Brod).
Raoul Gunsbourg (par Georges Villa).

Comment il faut aimer la Muse

Les grands cataclysmes de guerre paraissent conjurés. Peu à peu le travail, conscient des nouvelles prospérités, s'applique à regagner à l'atelier, au comptoir, aux champs, le temps perdu.

La Musique, après avoir collaboré, dans la limite de ses facultés, à l'œuvre immense de solidarité humaine, commence à retrouver la sérénité de sa liturgie bousculée. Ce qu'elle fut pendant la guerre? Nos lecteurs le savent ,grâce à la ténacité du *Courrier* dont il ne nous appartient pas de glorifier ici les efforts invincibles.

Ce qu'elle sera? J'apprécie peu les pronostics auxquels se sont livrés tant d'écrivains sincères qui, dans leur sollicitude inquiète, ont versé le marc de café et cru discerner dans l'avenir.

Ce qu'elle doit être? Je voudrais le dire avec franchise, sans atténuer quelques vérités brutales. La Musique éternelle subit la crise consécutive aux bouleversements ; atteinte, elle n'est nullement frappée dans ses œuvres vives. Mais la période des pronostics et du marc de café est épuisée. Nous sommes en présence des réalités, en face d'un courant qui se manifeste vers un double et universel besoin : le besoin d'idéal et le besoin de méthode.

Le premier perce visiblement à travers la confusion passagère des genres dont il ne faut pas trop déplorer les excès. Certes, beaucoup de musiques marquent en ce moment la rançon des joies populaires ; elles sont la proie des « rescapés » dont les hasards sociaux mélangent les folk-lores, les paroxysmes et les exubérances ; toutes ces poitrines alliées dans la victoire la célèbrent sans choisir entre les vulgarités du rythme qui entraîne, ou les accents d'art qui reposent les âmes. Peu importe la qualité des enthousiasmes. Le besoin de méthode s'affirme déjà ; il se réalise ardemment avec une volonté de bon augure par la reconstitution de domaines envahis, de centres de sélection, de refuges pour les croyants, d'asiles pour les fidèles.

J'ignore ce que sera l'idéale musique flottant entre de vaines théories, internationalistes ou non — encore que la marche évolutive des cervelles humaines se remette assez vite des soubresauts — encore que ses destinées soient aux mains du premier génie qui viendra les fixer pour un temps — encore que l'école française consente à traditionaliser ses merveilleuses découvertes ; — mais ce que je sais bien, c'est que l'heure est arrivée où tous ceux qui aiment la Musique, où tous ceux qui se proclament ses amis doivent prendre conscience des devoirs qui s'imposent à eux. Il leur appartient d'entretenir leur culte, encore que la séparation de la Musique et de l'Etat ne fasse point peser sur leurs portefeuilles tout le poids de l'entretien.

Et c'est précisément pour ces fidèles, ces amants ou amis de la Muse essentielle, ces fervents, ces sincères, que je voudrais condenser quelques vérités nécessaires à l'action, sans souci de littérature ni d'idées générales, pratiquement ; non pour galvaniser leurs élans, mais pour fixer leur attention sur la fin d'une crise dont une part de responsabilité leur incombe, et sur l'essor attendu d'un art qui leur est cher, qui se morfond et dont ils tiennent les destinées.

Quelle est cette amitié dont le criterium suprême réside dans les témoignages qu'elle exige et qui lui sont parcimonieusement rendus ?

Et d'abord qui sont les amis de la Musique? Leurs devoirs, après un examen de conscience, découleront naturellement de la nature et de la sincérité de leur affection.

Il est possible de les classer en deux catégories. Ceux qui aiment la Musique parce qu'ils en profitent ; ceux qui aiment la Musique parce qu'ils en vivent. Les dilettantes qui trouvent en elle la satisfaction intellectuelle d'un besoin élevé, la jouissance sentimentale ou sensuelle d'un désir ou d'une habitude, la noble distraction d'une esthétique mondaine. Les professionnels qui consomment en elle une vocation où les ont entraîné leurs goûts et leurs aspirations idéales. Les profiteurs et les créateurs de beauté.

Dans le premier groupe figure LE PUBLIC, avec son élite, sa démocratie, ses snobs et ses mécènes. Dans le second, la légion des PROFESSIONNELS, avec ses COMPOSITEURS, ses ARTISTES, son personnel de CHEFS, de DIRECTEURS, et ENTREPRENEURS MUSICAUX, d'ÉDITEURS, de FACTEURS D'INSTRUMENTS.

Vous entendez l'agréable dissertation psychologique à laquelle on pourrait s'amuser sur de tels éléments. Je n'y veux point songer ici, bornant mon ambition à un simple examen de conscience sans

acrimonie, mais sans réticence. C'est une homélie que je vous propose de supporter en n'y cherchant que l'intention scrupuleuse de servir notre religion commune, la Musique.

⊛ ⊛

Le Public

Laissons en repos les « badauds » de la Musique. Ils sont les mêmes que les badauds de la peinture et s'en vont avec un identique dindonisme entendre des romances au théâtre ou voir des images au Salon. Leurs oreilles distraites s'accommodent avec une égale curiosité à *Pelléas* et aux *Huguenots*, à *Parsifal* et aux « avidités sentimentales » de la *Vie de Bohême*, comme leurs yeux riboulent d'égaux contentements devant la colonne Trajane et celle de la Bastille, la Sixtine et le dôme des Invalides, les Jardins de l'Alcazar et le Parc Monceau.

On ne saurait leur reprocher, après quatre ans de fer et de feu, d'ingurgiter l'ivresse des convalescences, de revivre les souvenirs des choses entendues. D'ailleurs l'effervescence n'a pas éteint leur intuition native ; leur goût ne subit point une évolution rétrograde et malgré l'ambiante surexcitation qui semble les dévoyer momentanément, ils savent distinguer la noblesse et la trivialité des accents. J'en sais plus d'un qui dans l'allégresse bruyante des délivrances, aspire déjà à de plus apaisés ravissements ; qui, après avoir fait le tour de « l'empire de Béotie », comme disait Renan, gorgé d'ahurissements et de refrains diversement madelonesques, rêve d'idylles plus contenues et d'atmosphères moins alizées.

Son devoir à ce public qui aime en germe la Musique, c'est d'exiger un certain respect de l'art entrevu, d'échapper aux déceptions que laissent les contrefaçons malsaines et de se hausser graduellement jusqu'aux émotives jouissances d'une esthétique aperçue. Cette Musique, ouvrant son cœur et son intelligence, lui offrira les belles fleurs dont il aura la joie d'orner ses heures de loisir et de digestion.

Plus précis sont les devoirs d'un autre groupe : les amateurs et les mélomanes, les uns et les autres jouissant des délices de « l'amie » dont ils pratiquent les faveurs, les uns avec attendrissement, les autres avec passion. Les amateurs et les mélomanes (qu'il ne faut pas confondre avec les mélomaniaques) constituent l'aristocratie et la démocratie de la musique. Epris de l'art lyrique, beaucoup d'entre eux sont accessibles aux splendeurs de la Musique pure ; l'intellectualité d'un certain nombre est ouverte à l'évolution et fort avertie des progrès de l'art — une élite qui se mêla aux ébullitions, — mais pour en éburiner les déchets tourbillonnants à la surface, qui fait de sa collectivité la classe dirigeante de la Musique et consacre les chefs d'œuvre après mûre réflexion. Déjà cette élite a manifesté son besoin d'idéalisme ; il veut s'évader de réalités encore immédiates, mais ne veut le faire qu'avec élégance et avec souci et respect.

Abandonnons, en passant, les snobs à leur invariable manie. Plus encombrants que nombreux, ils ont vu passer la guerre, un peu éteints aux abris des fêtistes de l'arrière-zône lointaine. Ils sont rentrés avec l'impatience de retrouver leur place à l'escorte des avant-gardes sans périls. Parasites de l'art, isothermes, ils continueront comme par le passé, à se flatter dans les réunions mondaines d'un scepticisme émaillé et d'une sécheresse étudiée du cœur, en guise d'originalité.

Aussi bien les amateurs et les mélomanes, praticiens à domicile ou auditifs, constituent l'aristocratie et la démocratie de la Musique, selon leurs facultés financières et leur degré de culture. Leur dilettantisme les soumet à des rôles mécaniques ou de propagande. Ils sont les cellules fondamentales où s'accumulent les sucs nécessaires à la nutrition de l'art et d'où s'élancera la circulation vivace et salubre de son sang. Leurs devoirs se dégagent nettement de la fonction qu'a choisie leur préférence. Au premier rang, je placerai les dilettantes fortunés, car le rôle que leur trace leur sympathie pour la Musique, le témoignage que noblesse et fortune les obligent de rendre à leur « amie » sont plus prépondérants et plus palpables. Et je m'attarderai quelques instants à ceux qui, dans leur union, ont pris le titre résolu des « Amis de la Musique ».

⊛ ⊛

Les Amis de la Musique

Firme savoureuse toute constellée d'images bienfaitrices, apôtres et bonnes fées, Mécènes et Pétrones, évocatrice de doux hommages à la déesse souriante.

Quels droits discrètement seigneuriaux se réservent les « Amis » d'Euterpe ! extases mystérieuses dans les sentiers fleuris des Hélicons, atticisme du flirt avec Polymnie ou Terpsichore, ondoyantes compagnes de la Muse essentielle ! quelles lois charmantes ils se créent aussi, fidélités, dévotions, largesses !

C'est que la Musique est exigeante, déteste l'apathie des glorifications bienséantes et l'aumône des platoniques encens. Elle prétend à des assiduités généreuses et demande des gages à ceux qui proclament leur amitié. Elle impose à la fois les liturgies des dogmes et des reliques et celle des incarnations successives, le chant de ses vieux cantiques et celui des florescences réformées. Car la déesse est grevée de frais : l'entretien de ses temples, est infiniment dispendieux avec les matériels d'harmonie ; ses prêtres sont tyranniques, ses rites se renouvellent; ses œuvres, ses cérémonies s'éparpillent et sa voix ne disperse ses caresses qu'en des appareils fastueux.

Aussi bien, a-t-elle dû, de tous temps, trouver des bienfaiteurs, isolés ou groupés, qu'elle a toujours remboursés de ses pures effusions sentimentales. Mais elle a su choisir ses amis et rester implacable pour les hermétiques Poirier parasitaires de l'art.

⊛ ⊛

Il y eut jadis un homme dont la valeur était relative et qui adorait la musique. Ses aventures galantes comptaient peu auprès des prodigalités qu'il mit aux pieds de la Muse. Et celle-ci lui fut reconnaissante en lui inspirant une « tendre musette » qui est parvenue jusqu'à nous et en immortalisant son nom. Cet homme fut le gentilhomme La Poupelinière. Un érudit musicographe M. G. Cucuel, le gratifia des plus belles lignes qu'on puisse offrir à un fermier général : « N'est-ce pas travailler à la cause de l'art que d'y consacrer avec intelligence une notable partie de sa fortune. »

Et constatant que ce « vrai ami » dépensa 80.000 francs par an pour la Musique, M. Cucuel ajoute : « Si la misère n'étouffe pas toujours le génie, l'aisance a toujours favorisé l'éclosion du talent... » Sans La Poupelinière, Rameau ne nous eût pas légué tant de chefs d'œuvre. Non seulement le gentilhomme favorisa l'essor du talent, mais il collabora au développement instrumental en commanditant les concerts qui portèrent son nom. C'est en ces fondations que se firent entendre en France les premières sonorités du cor, de la clarinette, du trombone utilisés en Allemagne ; c'est là que virent le jour ces symphonies ignorées de Gossec, de Stamitz et autres compositeurs stimulés. Tel est l'actif appui d'une large affection. N'est-ce point à la protection de la princesse de Montpensier que le jeune Lulli, arraché aux culinaires mixtures, dut l'éclosion de sa nature artistique? Gluck ne rencontra-t-il pas Marie-Antoinette pour défendre sa conception? Le génie de Beethoven ne trouva-t-il pas quelque dérivatif à sa misère dans les encouragements de l'archiduc Rodolphe? Louis II de Bavière sauva Wagner du désastre financier, tandis qu'à Paris Mme de Metternich assura le sort de Tannhæuser. Le comte de Thun (argot évocateur) soutint Smetana. La jeunesse de Verdi rencontra sur ses pas le bon négociant Barezzi.

Ce furent de telles amitiés plus ou moins dorées qui manquèrent aux isolements des Berlioz, Bizet, Franck, Lalo. Ce rôle salutaire, en assurant la destinée des œuvres et l'indépendance des créateurs, est le plus magnanime dont puissent s'enorgueillir l'âme et le cœur d'un amateur épris de beauté. Il disparut dans l'éparpillement des dévergondages du second Empire où les velléités d'art pur sombrèrent dans les bouffonneries de l'opérette.

L'archiduc Rodolphe ne fut pas le seul ami de Beethoven. Déjà apparut un embryon de groupement sous le nom d' « Amis de la Musique », qui, pressentant les précisions financières d'un avenir encore lointain, commanda au maître un oratorio, une certaine *Victoire de la Croix*. Beethoven tourmenté d'angoisses n'eut pas le loisir de l'écrire. Du moins le geste honora le petit lot d'ancêtres précurseurs.

Alors se produisit un phénomène détestable. Avec le Titan disparut tout idéal. La Musique que Beethoven avait élevée si haut s'effondra avec lui. Abandonnée de ses Amis, elle disparut dans un envasement pompeux du « Canto » et dans la parodie. C'est à peine si Berlioz surgissant du marécage, intéressa quelques sincères.

Et cela dura de longues années, jusqu'au jour où montèrent les lueurs d'une Renaissance musicale française.

⊛ ⊛

Un soir de l'année 1908, quelques musiciens et amateurs étaient réunis dans un salon ; on devisait d'art. Frappés de l'essor merveilleusement ardent de la jeune école française et aussi de l'impérieuse nécessité de lui prêter appui, ils eurent l'idée d'affirmer leur volonté. C'est là que s'édifièrent les premières assises de la Société des « Amis

de la Musique » sous l'inspiration de Mme Théodore Reinach, de Mme Daniel Herrmann, de M. Fernand Halphen, de M. Gustave Bret, de Mme Alexandre André.

Dès que l'idée prit son vol, dès que Paris sut qu'il s'agissait de donner la vie à une manière de Mécène anonyme dont la mission serait de soutenir moralement et matériellement toutes les manifestations musicales dignes d'intérêt, les mains se tendirent, largement ouvertes. En janvier 1909, la Société se constituait avec un Conseil d'administration d'élite, sous la présidence de M. Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts : MM. le prince d'Arenberg, M. Barthou, M. le comte G. Chandon de Briailles, M. Adolphe Brisson, vice-présidents. M. G. Bret, directeur artistique ; M. Ecorcheville, secrétaire général ; M. Léo Sachs, trésorier.

Parmi les membres du Comité, citons Mme la comtesse de Béarn, M. Léon Bourgeois, M. Fernand Halphen, Mme Michel Ephrussi, M. Louis Havet, Mme Hottinguer, Mme Kinen, Mme Paul de Pourtalès, Mme Th. Reinach, Mme Seligmann-Lui.

Son but était déterminé par M. Roujon :

« Nous voulons accueillir et mettre au point tout projet ayant pour but de soutenir l'art et les artistes sous les formes les plus diverses (encouragements à des musiciens peu fortunés, à des exécutants peu connus, à des entreprises de Paris, de province.)

Et bientôt vinrent s'offrir de partout les initiatives, les idées, les concours.

A la présidence de Roujon succéda celle de M. Chandon de Briailles. Puis vint M. Berly, collectionneur, homme d'âge et de finances, heureux d'adjoindre à sa banque le pas de porte d'une haute étiquette mondaine. Sur le désir d'un groupe, M. Louis de Morsier fut choisi pour succéder à M. Ecorcheville ; on escomptait son énergie pour protester contre l'étroitesse de certaines idées. Dès son entrée en fonctions et sur ses conseils, fut élaboré tout un programme précis : création d'un prix de musique, patronage à certaines manifestations, création d'une bibliothèque, étude de la question des concerts populaires, décentralisations, caisse de secours, scène d'application où seraient lues les œuvres inédites, établissement d'une salle de concerts — ces deux derniers projets d'une importance capitale.

Rappellerai-je les travaux de la Société depuis 1909 et ses bien minces résultats? Le Festival français de Munich (1910), peu reluisant ; le Festival Beethoven (1911) ; l'appui au *Saint-Sébastien* de Debussy ; vagues dotations, conférences et auditions, le tout, non sans divers tiraillements où naquirent les germes de scissions ; le Festival Fanelli (1913), un patronage aux concerts Monteux ; une représentation de *la Jeune fille à la fenêtre* de M. Eug. Samuel pour quoi M. Rouché prêta généreusement son Théâtre des Arts et ses décors. Je n'oublierai pas surtout l'engourdissement des projets d'envergure et le lustre relatif des réunions privées aux Palaces à la mode, des agapes et garden-party, des galas teintés d'opulences intimes.

Et j'en arrive, trop vite, au bouleversement déclanché en 1914. La guerre va secouer toutes les organisations de paix. Elle jettera subitement la semence des conflits.

A cette date le Conseil d'administration est ainsi composé : Président : M. Berly ; vice-présidents : M. le prince d'Arenberg, M. Barthou, M. J. Ecorcheville, bientôt enseveli dans la gloire du combat, M. Alexis Rostand. Vingt-deux membres forment le Comité.

Dès la victoire de la Marne se manifestent deux courants opposés. Des membres du Comité, des sociétaires estiment que la situation a créé des nécessités imprévues, que l'objet et la mission de la Société doivent dévier de leur ligne statutaire ; ils considèrent en leur âme de Français qu'il importe avant tout d'adapter les efforts aux circonstances de guerre, que la musique doit être un levier superbe au soulagement des misères, qu'elle doit venir au secours de la patrie et des héros blessés. D'autres s'enveloppent de voiles, préconisent le silence, l'abstention, l'effacement dans la rigueur des statuts, affirmer une muette douleur jusqu'à la fin des jours de deuil.

Parmi les premiers s'exalte l'inébranlable ardeur du secrétaire général. Parmi les seconds s'immobilise le stoïcisme du président. Et des deux attitudes ne tarde pas à prévaloir celle de l'action, au risque de créer une scission qu'en toutes circonstances exceptionnelles d'humaines intransigeances imposent aux réalités diversement envisagées.

La guerre évolue, féroce. Malgré les oppositions soulevées dans le sein du Conseil, celui-ci confie toujours à M. de Morsier le soin de collaborer à l'œuvre nationale dans la limite de ses moyens. Le jour de Noël 1914, il organise un concert à l'Hôpital n° 101. Ainsi naquit la fondation des auditions dans les refuges militaires. L'on sait le développement que prit l'idée et les services énormes qu'elle fut appelée à rendre.

Désormais le but de la Société est modifié de par la force des choses. Mais son effort s'étend et sa contribution aux œuvres de secours prend un caractère national. Elle subventionne l'œuvre fraternelle des artistes, elle patronne les Matinées Nationales, elle distribue des subsides en province. En 1915, elle organise des séances au profit de l'Orphelinat des Armées, de l'œuvre des prisonniers, distribue des secours aux artistes. 35 à 40 concerts organisés dans les hôpitaux de Paris apportent aux glorieuses victimes des ressources et des distractions. L'énergie de ce groupe vivant et de ceux qui marchent avec lui ne se dément pas, malgré la sourde hostilité et la résistance qu'ils sentent gronder. C'est la réfection de la salle du Conservatoire qui va permettre à la Société des Concerts de reprendre sa vie et d'entreprendre sa propagande ; c'est l'œuvre des prisonniers de guerre d'Annecy ; c'est la manifestation de l'art français à Barcelone due à l'initiative d'un petit groupe...

M. Berly, président inactif et timoré, s'en déclare l'ennemi. Il persiste à reléguer la Musique, l'enveloppant d'ombre, lui réservant la lueur falote d'une « veilleuse », alors que les autres veulent l'illuminer des rayonnements intenses du « flambeau ».

Et, à cet égard, un simple exemple peut donner la mesure des belles initiatives d'une part et des mesquines sénilités d'autre part. En 1917, M. Masson, directeur du Trianon Lyrique, entreprend les délicieuses exhumations lyriques qu'on apprécie. Il reconstitue les trésors de notre ancienne musique française. Le groupe d'avant-garde n'hésite point à lui apporter ses sympathiques appuis. Le groupe adverse s'efface ; personne ne consent à faire au directeur hardi l'aumône de l'abonnement d'une loge... pas même la présidence agissant au nom de son association.

⊛ ⊛

Et nous voici à l'aurore de la Victoire. La « veilleuse » reprend quelque force ; elle semble vouloir ranimer son éclat vacillant. La division s'accentue au sein du Conseil. De grandes décisions sont prises. La phalange active n'a rien perdu de sa volonté ; elle est résolue à couronner ses efforts par la transfusion d'un sang plus salubre. Elle envisage l'avenir avec les destinées de la Musique. Elle affirme sa résolution de renouveler le bureau et de changer son président. Des hommes sont là, disposés à mettre au service de l'œuvre la notoriété de leurs noms, l'autorité de leur situation, et d'apporter de puissantes ressources monnayées. Courtoisement, mais avec une franchise non déguisée, ils ont prévenu M. Berly. Celui-ci se méprend sur le geste. Sortant de son effacement, il impose sa personnalité et engage une lutte où l'individualité primera les intérêts d'une collectivité qui veut devenir utile et florissante.

L'assemblée générale est convoquée pour le 4 mars dernier. On escompte l'affabilité des discussions dirigées vers le bien commun. C'est le contraire qui se produit. Une liste de renouvellement du Conseil a été préparée, approuvée par le groupe actif. Sur cette liste figurent des noms estimés. La présidence de M. le prince de Broglie, celle de M. Widor sont envisagées. Il s'agira d'exposer sincèrement la situation et de procéder à un vote de rénovation en présence des sociétaires qui ne seraient pas fâchés de savoir quelque chose.

Et voici qu'apparaît la manière employée parfois dans les assemblées de Sociétés anonymes. On esquive la discussion. On remet aux sociétaires présents une liste imprimée qu'il leur suffira benoîtement de déposer dans l'urne. De cette liste sont évincées toutes les dames, même fondatrices, faisant partie de l'ancien Conseil : Mmes Alexandre André, Daniel Herrmann, de Ganay, Hottinguer, Kinen, de Pourtalès, Seligmann-Lui. Les noms de MM. de Broglie, Paul Fournier, G. Bret, Paul Rognon, Rouart, L. Schopfer, A. Benac dont l'activité s'exerça dans les plus dures circonstances, sont soigneusement oubliés. Bref, le Conseil trié par les soins du groupe opposé sort victorieux de l'urne. Il se compose d'une trentaine de noms, des plus honorables certes, mais d'où se trouvent exclus outre les dames, les meilleurs artisans du labeur national, les plus vaillants protagonistes de la *Société des Amis de la Musique*.

Et lorsqu'à l'air libre de la rue La Boétie, l'on commenta les événements, plusieurs d'entre les membres faisant partie, sans avoir été consultés, du nouveau Conseil, s'aperçurent des conséquences d'une responsabilité qu'ils n'avaient pas prise. Déjà M. Ch. Widor a démissionné ; M. J. Rouché, directeur de l'Opéra a fait de même. Déjà ont suivi MM. J. Pasquier, Paul Gentien, Léon Bourgeois. D'autres se retireront, iront rejoindre MM. Paul Fournier, G. Bret, et les autres « amis » évincés.

Ainsi se trouvent compromises les destinées fécondes d'une association de Mécènes si disposés aux larges sacrifices pour la pauvre Muse menacée.

Puissent les tronçons se rejoindre et les susceptibilités se dissoudre dans la vision claire des choses. Les mouvements d'humeur cèdent vite entre gens d'honneur unis par les liens d'une indissoluble amitié, qui s'estiment les uns les autres, et dont les caractères sont au-dessus de mesquines rivalités.

Aussi bien j'apprends que tout n'est pas perdu. La Muse essentielle a fait le geste de conciliation. Tous ceux qui lui ont donné tant de gages s'en sont émus, et dans un élan d'union sainte, ressaisiront les rênes d'une œuvre gardienne des traditions de beauté qu'ils se sont donné pour mission de sauvegarder. L'ombre de La Poupelinière veille.

Examinons maintenant ce que peuvent et doivent entreprendre les Mécènes, unis ou isolés.

CH. TENROC.

(A suivre.)